

Vues d'ensemble

Number 238, July–August 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47930ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (238), 53–59.



THE BALLAD OF JACK AND ROSE

Le plaisir de retrouver Daniel Day-Lewis après une longue absence (depuis *Gangs of New York* en fait) n'a d'égal que celui que nous offre ce troisième film de Rebecca Miller (*Personal Velocity*), sa compagne, et fille du grand dramaturge récemment disparu. Pour être juste, tous ces éléments d'ordre familial et ponctuel viennent entacher un peu la beauté exaltée de cette histoire en perpétuelle rupture, relatant la fin de la vie d'un père qui cessera de se pencher sur son existence passée uniquement au moment où il se rendra compte que sa fille adolescente devra, après son départ, se créer son monde à elle, de toutes pièces, et apprendre à s'y mouvoir.

Jack aime Rose, il va sans dire, la réciproque est tout aussi valide, même si le scénario de Rebecca Miller pêche par un excès de théâtralité qui semble provenir de la proximité qu'elle entretient avec son héros, trop gourmand, trop passionné pour se rassasier de plaisirs médiocres, surtout si ceux-ci sont issus d'une contemporanéité qu'il exècre. Tout était mieux avant, semble-t-il communiquer à sa fille, au temps des fleurs derrière l'oreille, de l'amour libre et de Bob Dylan. Jack est une figure émouvante, appartenant à une génération révolue de poètes encore déchirés par la fidélité à une terre et la fidélité à des valeurs trop tôt sacrifiées.

Rose a vécu avec Jack dans cette ancienne « commune » désertée par les hippies d'autrefois, mais toujours habitée par son père qui l'a éduquée tout seul et qui se noie dans une goutte d'eau lorsque se présente le moment des grandes décisions de l'existence. La réalisatrice nous fait un portrait très attachant, presque inattendu, de cette belle jeune fille de la terre, de la mer, du soleil et du vent, qui réalise qu'il manque juste le feu à cette vie naturelle à laquelle l'a exposée son père.

Rebecca Miller a évité le récit labyrinthique où les voix se font souvent écho, où les sentiers bifurquent pour mieux se croiser à nouveau. Elle opte plutôt pour la linéarité, faisant en passant un clin d'œil à son propre père qui, tout au long de son œuvre, a su, à sa manière, disséquer inlassablement les paradoxes de son pays et les ambiguïtés propres à ses habitants.

Maurice Elia

■ États-Unis 2005, 112 minutes — Réal. : Rebecca Miller — Scén. : Rebecca Miller — Int. : Daniel Day-Lewis, Camilla Belle, Catherine Keener, Paul Dano, Ryan McDonald, Jena Malone, Beau Bridges, Jason Lee, Susanna Thompson — Dist. : Alliance.



BONZAÏON

Entré en trombe de Hawaï, Olivier doit dénicher 60 000 \$ qui serviront de rançon pour libérer la femme qu'il aime. C'est dans sa Baie Saint-Paul natale qu'il trouvera amis et solutions, mais non sans difficultés puisque la plantation de marijuana qu'il pille pour amasser la somme nécessaire appartient à son père. *Bonzaïon* est le nom désigné d'un type de marijuana tout particulièrement hallucinogène (nous dit-on), mais c'est aussi le titre du projet résolument moins euphorisant de Danny Gilmore et Clermont Jolicoeur. Cherchant humblement à se libérer du financement étatique — où seuls quelques gloutons ont la plus grande part du gâteau, les acteurs (qui se sont nouvellement improvisés scénaristes et réalisateurs) ont relevé le très louable défi de créer un long métrage autofinancé avec un budget anémique de 10 000 \$.

À regret, les deux acolytes ne semblent pas faire de distinction entre les approches télévisuelle et cinématographique. Résultat : l'environnement sonore est saturé de musique, le récit est inutilement complexifié par les trop nombreux personnages et le découpage en courtes scènes vient briser le rythme déjà inégal du film. On constate rapidement que le récit, par ses revirements saugrenus, reprend l'idée d'un film des frères Lumière, *L'Arroseur arrosé*, d'une durée de cinquante secondes, une concision dont on aurait pu s'inspirer.

Ceci dit, la prestation colorée de Jean (Leloup) Leclerc et l'expérience de certains acteurs dissimulent partiellement la faiblesse des dialogues. Mentionnons une utilisation bien calculée des effets numériques lors des transitions. De très récents films — *Tarnation* et *Jimmywork*, pour ne nommer qu'eux — ont démontré que créativité et petit budget n'étaient pas des principes antithétiques. Or, ici, on est porté à croire que l'impératif de produire un film rapidement et avec peu ou prou de budget a affecté la rigueur artistique. Sans prétenion, le film convie malgré tout à un certain divertissement. Et force est d'admettre qu'une telle brochette d'acteurs et de musiciens (bénévoles) est un bel exemple de la générosité des artistes au Québec.

Dominic Bouchard

■ Québec 2004, 87 minutes — Réal. : Clermont Jolicoeur, Danny Gilmore — Scén. : Danny Gilmore, Clermont Jolicoeur — Int. : Clermont Jolicoeur, Danny Gilmore, Jacynthe René, Emmanuel Bilodeau, Jean (Leloup) Leclerc, Luc Proulx, Tanya Kontoyanni, Normand d'Amour, Richard Robitaille — Dist. : Locomotion.



CAMPFIRE

Si le « nouveau cinéma » israélien s'impose de plus en plus dans un marché dominé par les films américains, on doit sans doute cette reconnaissance à l'approche privilégiée par des jeunes cinéastes qui semblent avoir décidé volontairement d'évacuer toute notion politique, particulièrement lorsqu'il s'agit de mettre en scène des fictions. En privilégiant le privé, notamment lorsqu'il entre en conflit avec le collectif, les cinéastes de la nouvelle génération, celle dans la trentaine, veulent surtout donner un nouveau visage à un conflit politico-religieux qui s'éternise. Tout passe par le biais de la métaphore, même si au fond les trames narratives sont assez conventionnelles et linéaires.

Dans **Campfire**, Joseph Cedar situe l'action en 1981, dans une nouvelle colonie religieuse en Cisjordanie. Les conflits sont d'ordre personnel, et les territoires géographiques où se déroule l'action imposent la rectitude, l'idéologie de groupe et les valeurs traditionnelles.

C'est dans cette atmosphère régie par les strictes règles de la morale que tentent de survivre Rachel, 42 ans, et ses deux jeunes filles, assez mûres pour comprendre les difficultés de la vie.

Cedar vise ici le portrait psychologique, approche de plus en plus prisée par les réalisateurs israéliens, lui octroyant ainsi une dimension humaine. Pris dans la tourmente de leurs angoisses, leurs frustrations et leurs inquiétudes, les personnages finissent par désobéir aux lois, aux dogmes établis, guidés par leur instinct de survie.

La politique est celle du foyer, de la communauté, des rapports entre individus, qu'il s'agisse de la famille ou du groupe social. Cette intégration du privé et du collectif surprend par moments, gêne parfois, mais finit par convaincre le spectateur. Entre Joseph Cedar et ses protagonistes s'établit un lien qui force le respect. C'est filmé avec aplomb, dans une mise en scène honnête sans fioritures. Dans **Campfire**, il y a peut-être une fin heureuse, mais, lorsqu'on pense à ce qui s'est passé en Israël au cours des décennies subséquentes, on réalise qu'il s'agit d'une histoire aux lendemains qui déchantent.

Élie Castiel

■ **MENDURAT HASHEVET** — Israël 2004, 95 minutes — Réal. : Joseph Cedar — Scén. : Joseph Cedar — Int. : Michaela Eshet, Maya Maron, Hani Furstenberg, Moshe Ivgy, Assi Dayan, Oshri Cohen — Dist. : TVA.



CONSPIRACY OF SILENCE

Le prologue nous interpelle. À Rome, pendant un concile du Vatican, le père Sweeney, un prêtre irlandais, brandit une pancarte : « The Church Has Aids » (« L'Église a le sida »). Il est rapidement maîtrisé et expulsé. Trois ans plus tard, dans une petite ville d'Irlande, deux drames se produisent à peu près simultanément. Chez lui, après avoir calmement prié Dieu, le père Sweeney prend une arme à feu et se donne la mort. Dans une chambre du séminaire, Daniel repousse les avances d'un autre garçon. Dès le lendemain, les deux jeunes gens seront renvoyés sans appel. Hétérosexuel, Daniel est toujours amoureux de Sinead. Tenu de choisir entre Dieu et la jeune femme, il a choisi Dieu et en souffre chaque jour. Homosexuel, le père Sweeney était l'amant du père Francis.

Mais la véritable cause de son suicide n'éclatera qu'en fin de film au cours d'une séquence chargée d'émotion où éclatera au grand jour l'hypocrisie de certains prélats. C'est l'enquête de David Foley, journaliste intrépide et obstiné, qui nous vaudra ces révélations.

Interprété par de bons comédiens, mis en scène sans grande invention mais sans complaisance non plus, ce premier long métrage retiendra surtout par son thème : c'est une charge étouffée et convaincante contre le célibat des prêtres, charge inspirée d'événements qui ont vraiment eu lieu en Irlande il n'y a pas si longtemps.

Seuls les noms des personnes et des lieux, de même que quelques circonstances secondaires, ont été changés. Jusqu'au 12^e siècle, rappellera l'un des protagonistes, les prêtres catholiques n'étaient pas tenus à la chasteté. Mais comme ceux qui étaient mariés léguaient leurs biens à leur famille, l'Église a resserré son emprise, imposant à tous le célibat. Et au pays des **Magdalene Sisters**, on ne plaisante pas avec le dogme. À Rome non plus. *Habemus Papam*. Un film solide et courageux.

Francine Laurendeau

■ **LA CONSPIRATION DU SILENCE** — Grande-Bretagne 2003, 87 minutes — Réal. : John Deery — Scén. : John Deery — Int. : Jonathan Forbes, Jason Barry, Hugh Bonneville, Johy Lynch, Jim Norton, Patrick Lynch, Catherine Walker — Dist. : Christal.



CRASH

À Los Angeles, les destins d'une douzaine d'individus de cultures différentes joueront pendant 36 heures aux autos tamponneuses. Quant à celui de Paul Haggis, heureux scénariste derrière **Million Dollar Baby**, il ne pouvait que tôt ou tard le conduire aux commandes d'un premier long métrage. Et disons-le, pour sa mue, Paul Haggis veut être pris au sérieux. Nous le répétons : Paul Haggis veut être pris au sérieux. Putain qu'il y tient. Bien qu'il ait résisté à l'envie de troquer sur la colline les lettres blanches de HOLLYWOOD pour RACISTES, Haggis n'en utilisera pas moins l'équivalent grossier ; dans **Crash**, la moindre âme s'affichera de noir et de pulsions xénophobes bien visibles.

Rarement aura-t-on vu en effet des personnages rivaliser autant d'antipathie. Pas une seule minute ne s'écoulera sans qu'il y ait injures postillonnées, crissements de dents, portes qui claquent et tapes sur la gueule ; bref, tout le monde donne la désagréable impression d'avoir un piranha dans le caleçon. Déjà, dès l'ouverture, à la tirade pseudo-mystique « Je pense que le toucher nous manque tellement que nous entrons en collision les uns avec les autres afin de ressentir quelque chose », nous pistions le danger : rien ici ne collera et le processus identificatoire ira directement dans la fosse.

Là où Paul Thomas Anderson et Robert Altman réussissaient avec logique plurivalente et parfum d'humanisme à harmoniser leurs récits kaléidoscopiques, Haggis se contentera de transmettre dans les siens, coïncidences gênantes et forcées — flairant bon le scénariste enthousiaste —, manichéisme de supermarché et agressivité unilatérale. Au revoir finesse et réflexions, bonjour psychologie de surface. Et pour remplacer les grenouilles de **Magnolia**, Haggis pensera à des flocons. Dans ce pénible Los Angeles (qui semble compter 43 citoyens), où l'on a plus de chance de se coltiner deux fois le même policier en 36 heures que de tomber sur un inconnu ou un sourire, l'emploi du temps ne consiste manifestement qu'à nourrir et entretenir son piranha.

Patrice Doré

■ États-Unis / Allemagne 2004, 113 minutes — Réal. : Paul Haggis — Scén. : Paul Haggis et Robert Moresco — Int. : Sandra Bullock, Don Cheadle, Matt Dillon, Thandie Newton, Jennifer Esposito, Brendan Fraser, Ryan Phillippe, William Fichtner, Terrence Dashon Howard, Ludacris, Larenz Tate. — Dist. : Crystal.



C.R.A.Z.Y.

Il y a trop peu de films comme **C.R.A.Z.Y.** Il y a trop peu de films dans notre cinématographie qui ont la volonté de rejoindre le grand public sans s'obstiner à lui donner ce qu'on pense qu'il veut recevoir. Jean-Marc Vallée y va d'une pirouette plus qu'exemplaire : faire du cinéma populaire de haut calibre qui place la barre haut et qui ne copie en rien les schèmes préétablis par les succès en série du récent cinéma québécois. Du cinéma populaire de haut calibre ? Est-ce possible ? Ici ? Il semble que oui et quand ça passe, on se laisse prendre au jeu : on assiste à une rareté. Il n'y a donc pas de charrette ni d'humoriste dans **C.R.A.Z.Y.** On est ailleurs : dans la fresque familiale.

D'abord, un souffle. Ensuite un récit fort, indéniablement, qui ne prétend pas à virer le monde à l'envers mais qui a certainement assez de cœur et d'élan pour accrocher. Mais la force majeure de **C.R.A.Z.Y.** — en dehors des trois B : bien écrit, bien joué, bien réalisé —, c'est cette capacité à mettre de front, et ce, sans les surligner, plein de petites idées qui s'ajoutent, entre les lignes, à l'histoire, qui s'en voit nettement enrichie.

On parle donc de l'évolution de la société québécoise et de la prise de conscience de la différence par le biais de l'homosexualité ; on utilise la musique comme indicateur de changement social et comme redoutable révélateur des sentiments humains ; on effleure l'héritage de la religion... autant d'idées en ébullition qui se retrouvent en périphérie des tribulations d'une famille ordinairement extraordinaire et qui donnent au spectateur la sensation d'être au centre d'une expérience bien complète d'où il repartira ému, reconnaissant — entre quelques réflexions éclairées, une ou deux larmes et autant de petits rires —, de ne pas avoir été pris, pour une fois, pour un géranium.

Simon Beaulieu

■ Canada 2005, 127 minutes — Réal. : Jean-Marc Vallée — Scén. : François Boulay, Jean-Marc Vallée — Int. : Michel Côté, Marc-André Grondin, Danielle Proulx, Pierre-Luc Brillant, Émile Vallée, Marilou Wolfe, Jean-Louis Roux, Francis Ducharme, Sébastien Blouin, Alex Gravel, Hélène Grégoire, Johanne Lebrun, Maxime Tremblay, Jean-Marc Vallée — Dist. : TVA.



EXILS

Un jeune couple d'amants, tous deux exilés de leur lieu natal, vont traverser la France, l'Espagne et le Maroc avant de finalement rejoindre l'Algérie, la terre de leur déracinement. Ce film est construit comme un *road movie* à saveur musicale. Un voyage initiatique qui se transforme en un voyage intérieur pour ces deux âmes en quête, certes, d'une identité perdue mais aussi de rencontres et, surtout, de découvertes diverses.

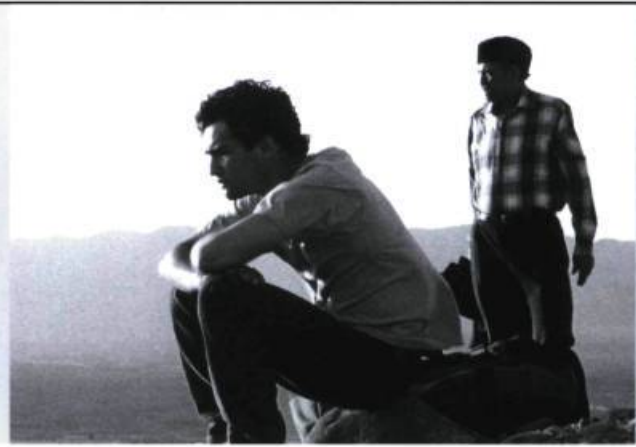
Récompensé du Prix de la mise en scène à Cannes en 2004, ce dernier film du plus gitan des réalisateurs algériens œuvrant en France est sans doute son œuvre la plus intéressante depuis de nombreuses années. À saveur autobiographique, ce film marque un retour du cinéaste d'origine algérienne dans sa terre natale après plus de quarante ans d'exil.

Encore une fois, *Exils* permet au cinéaste d'explorer toute la richesse de la musique du monde. Souvent tiraillé entre la volonté de faire du cinéma traditionnel et du cinéma avant tout musical, Gatliff a la main plus heureuse avec ce dernier film que dans ses précédents (l'irritant *Swing* ou l'inégal *Gadjo Dilo*) ; il peut enfin s'adonner à sa propension musicale sans entacher son film. De la musique électronique en passant par le flamenco jusqu'aux rythmes nord-africains, la trame sonore — composée par le réalisateur lui-même et par sa collaboratrice Delphine Mantoulet — fait partie intégrante de l'action et elle change violemment selon l'humeur des personnages principaux. Et que dire de cette finale endiablée sur un rythme local, filmée en un seul et long plan circulaire ?

On assiste ici à un impressionnant rituel de danse déchirant et purificateur qui est un beau morceau d'anthologie. Outre la musique envoûtante, le film rayonne d'images brûlantes et la performance enthousiaste des deux comédiens principaux sied bien à l'ensemble.

Pascal Grenier

■ France / Japon 2004, 104 minutes — Réal. : Tony Gatliff — Scén. : Tony Gatliff — Int. : Romain Duris, Lubna Azabal, Leïla Makhlouf, Habib Cheik, Zouhir Gracem, Hassan Nabat — Dist. : Atopia.



LE GRAND VOYAGE

À quelques jours du bac, Réda, un jeune Français d'origine arabe, voit son père lui faire une requête plutôt singulière : entreprendre avec lui un voyage en voiture jusqu'à La Mecque. Le vieil homme a décidé que le temps était venu de faire son pèlerinage. Et c'est son plus jeune fils qui l'accompagnera.

Mais pour Réda, ce voyage est un trop grand sacrifice. D'une part, il a déjà raté le bac une première fois et ne peut se permettre un second échec. Ensuite, la perspective de côtoyer 24 heures sur 24 pendant plus de 5000 kilomètres ce père à qui il ne parle jamais lui est insupportable.

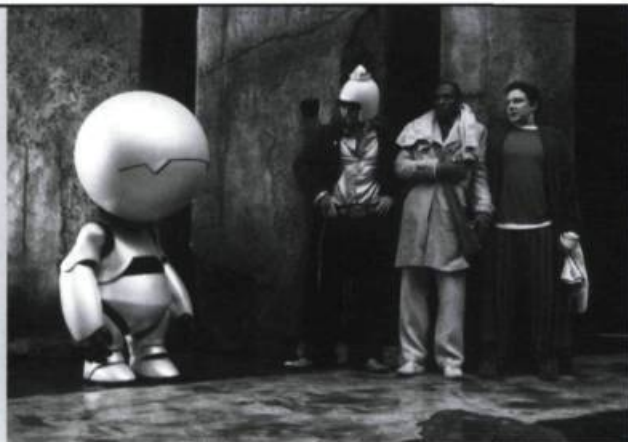
Mais Réda est *contraint* de conduire son père là-bas. N'osant pas le confronter, il accepte finalement. Les deux hommes quitteront donc la Provence et traverseront neuf pays, de l'Italie à l'Arabie Saoudite en passant par la Slovénie, la Croatie et la Serbie.

Ce premier long métrage d'Ismaël Ferroukhi, qui lui a valu le Prix du premier film à Venise en 2004, révèle un cinéaste qui possède un véritable sens du récit et de la mise en scène. Les images sont soignées, souvent spectaculaires et toujours riches aux niveaux esthétique et symbolique. Ferroukhi nous montre aussi qu'il est un excellent directeur d'acteurs. Sous sa direction, Cazalé et Majd réussissent à atteindre des moments de grande intensité, tant dans les instants d'hostilité que de complicité.

La trame narrative repose sur des questions spirituelles et philosophiques. Mais le film, qui sait aussi se faire profane, prône avant tout le respect des différences et l'ouverture à l'autre. Dans cet esprit, l'élément le plus intéressant de la relation père-fils est le fait que ce voyage ait permis à Réda de se trouver d'abord *lui-même*. Bien sûr, le jeune homme a su apprécier son père. Mais ce qu'il aura surtout découvert, grâce à ce moment privilégié, c'est sa propre identité, ainsi que l'importance de vivre avec courage et conviction.

Carlo Mandolini

■ ERREHLA EL-KOBRA — France / Maroc, 2004, 108 minutes — Réal. : Ismaël Ferroukhi — Scén. : Ismaël Ferroukhi — Int. : Nicolas Cazalé, Mohamed Majd, Jacky Nercessian, Ghina Ognianova, Kamel Belgahsi, Atik Mohammed, Malika Mesrar El Hadaoui — Contact : Cimadis.



THE HITCHHIKER'S GUIDE TO THE GALAXY

En fait d'œuvres cultes, il est difficile de battre *The Hitchhiker's Guide to the Galaxy* — même dans un univers dominé par une autre saga cosmique se déroulant dans une très lointaine galaxie. Lancée à la radio de la BBC en 1978 avant de devenir disques, romans, série télévisée, jeu vidéo, adaptations théâtrales, bande dessinée, puis rien de moins que... serviettes de bain (les initiés comprendront l'ironie), la folle épopée galactique de Douglas Adams trouve enfin sa première incarnation cinématographique, après vingt années de purgatoire passées sur les tablettes de nombreux producteurs. Heureusement, le film a tout pour plaire tant aux amateurs de science-fiction comique et d'humour bien anglais qu'aux vrais fanatiques de l'œuvre : un scénario complètement dingue mais béton écrit par Adams lui-même, fruit de son imagination débordante et de son humour absurde et irrévérencieux (tous deux miraculeusement indemnes, malgré l'embauche du scénariste Karey Kirkpatrick pour retravailler la structure et, surtout, malgré le fait que le film soit produit et distribué par des filiales de Disney), des personnages délirants bien campés par des comédiens solides et toujours justes (Sam Rockwell en tête, qui vole littéralement la vedette en parvenant on ne sait trop comment à donner dans l'excès sans basculer dans l'exagération), une direction artistique fouillée et des effets spéciaux judicieusement employés qui impressionnent tout en émouvant par leurs clins d'œil kitsch propres à l'univers adamsien, voire même enfin un message humanitaire et écologique qui ne sent pas le ranci à plein nez. À la sortie du cinéma, on se prend finalement à penser qu'Arthur Dent, le terrien et parfait *everyman* anglais, et ses compagnons — son meilleur ami, l'extraterrestre Ford Prefect, sa dulcinée, la belle et pétillante Trillian, le survolté Zaphod Beeblebrox, Marvin le robot dépressif, sans oublier le fameux Guide lui-même, véritable personnage en soi — n'ont rien à envier aux Luke Skywalker, Capitaine Kirk et autres perdus dans l'espace du même acabit — si ce n'est un certain sens du décorum et du sérieux scientifique...

Claire Valade

■ **LE GUIDE GALACTIQUE** — États-Unis / Grande-Bretagne 2005, 110 minutes — Réal. : Garth Jennings — Scén. : Douglas Adams et Karey Kirkpatrick, d'après le roman de D. Adams. — Int. : Martin Freeman, Sam Rockwell, Mos Def, Zooey Deschanel, Bill Nighy, John Malkovich, Warwick Davis et les voix d'Alan Rickman, de Stephen Fry et de Helen Mirren — Dist. : Buena Vista (Équinoxe).



IDOLE INSTANTANÉE

La télé-réalité s'imisce dans nos vies depuis déjà quelques années. En 1994, *Louis 19, le roi des ondes* de Michel Poulette démontrait d'ailleurs l'expansion du phénomène et parodiait le genre en suivant à la trace un pauvre quidam devenu le héros de l'heure. Dix ans plus tard, les émissions de télé-réalité ont poussé comme des champignons et, gloire d'un soir oblige, ce sont aujourd'hui les *Star Académie* et autres *American Idol* qui font fureur. *Idole instantanée* traite à son tour de la question.

Quatre finalistes concourent pour le titre de la chanteuse de l'année, idole par excellence. Tel un faux documentaire, la caméra traque les candidates dès l'instant où elles sont choisies jusqu'à l'événement télévisé des plus médiatisés. De nombreux bouleversements viennent assombrir la fête.

Le film réalisé avec brio par le comédien et metteur en scène Yves Desgagnés ne propose pas une réelle réflexion sur le propos, mais caricature à outrance ce phénomène de société guidé par la convergence. On y distingue les effets pervers et l'influence parfois déstabilisante qu'exercent ces émissions télévisées sur le grand public. Les dialogues truculents, représentatifs de mises en situation des plus amusantes, et le montage soutenu par un rythme effréné apportent à ce long métrage un brin de fraîcheur.

Idole instantanée est de plus un prétexte pour faire valoir le talent de comique de l'humoriste Claudine Mercier qui, dans les rôles des quatre finalistes (et un personnage *surprise* en sus), porte le film à bout de bras. Ses prestations décapantes valent à elles seules le détour et évoquent sans contredire celles, mémorables et si bien orchestrées, de Michel Côté dans *Cruising Bar*. Inoubliables également, les interprétations de Louise Turcot et de Muriel Dutil qui personnifient pour notre plus grand bonheur les mères de deux finalistes.

Du début jusqu'à son dénouement, *Idole instantanée* captive et s'avère au demeurant un divertissement fort bien réussi.

Pierre Ranger

■ Québec 2005, 90 minutes — Réal. : Yves Desgagnés — Scén. : Martin Forget, Émile Gaudreault, Benoît Pelletier, Daniel Thibault — Int. : Claudine Mercier, Maxime Denommée, Louise Turcot, Pierre Curzi, Martine Francke, Muriel Dutil, Ghyslaine Tremblay, Jean Leclerc, Diane Lavallée, Luc Senay, Serge Postigo, Catherine Trudeau, Claude Legault, Denys Arcand — Dist. : Alliance / Équinoxe



THE INTERPRETER

Suspense oblige, il est mentionné dans la bande-annonce de ce long métrage que le cinéaste a également réalisé **Three Days of the Condor** ainsi que **The Firm**. Or, ces deux films, quoique captivants, datent quelque peu et leur référence ne révèle pas que Sydney Pollack a connu une carrière en dents de scie, qu'il est capable d'éblouir (**Out of Africa**, **Tootsie**, **The Way We Were**) mais, aussi, de décevoir (**Random Hearts**, **Sabrina**, **Havana**). **The Interpreter**, son dernier projet, se situe entre ces camps opposés.

Ce n'est pas que le film soit dépourvu d'intérêt. Après tout, la trame narrative parsemée de scènes explosives, de meurtres et de guets-apens est parfois prenante et laisse le spectateur sur le qui-vive. Pollack a même réussi à situer son intrigue complexe, sur les malheurs d'une interprète de l'ONU qui est témoin d'un complot visant l'assassinat d'un leader africain, dans l'édifice qui abrite réellement les Nations unies. Permission, d'ailleurs, qu'aucun autre réalisateur n'avait obtenue avant lui. Il s'est de plus entouré de Nicole Kidman et de Sean Penn, deux acteurs très convoités par les temps qui courent, pour interpréter les rôles principaux.

Mais c'est le scénario qui, par moments, semble le plus invraisemblable. L'histoire écrite par trois scénaristes est vieillotte et cousue de fil blanc. La belle de service mystérieuse qui porte à la fois le masque de victime et celui d'assaillant et l'agent de la CIA attristé par sa vie personnelle manquent assurément de crédibilité. Sans doute aurait-il fallu développer la psychologie des personnages sans tomber dans les clichés usuels et se concentrer davantage sur les tenants et aboutissants de toute cette affaire.

Le thriller international annoncé laisse malheureusement place à une intrigue convenue, prévisible, mille fois ressasée et d'une facture conventionnelle. Bref, un film d'action de série B plutôt qu'un réel drame d'espionnage politique.

Pierre Ranger

■ **L'INTERPRÈTE** — Royaume-Uni / États-Unis / France 2005, 128 minutes — **Réal.** : Sydney Pollack — **Scén.** : Charles Randolph, Scott Frank, Steve Zaillian — **Int.** : Nicole Kidman, Sean Penn, Catherine Keener, Jesper Christensen, Yvan Attal — **Dist.** : Universal.



PALINDROMES

Le dictionnaire *Le Petit Robert* désigne « palindrome » comme étant un mot ou groupe de mots qui peut être lu indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche tout en conservant le même sens. Le film de Todd Solondz, comme le prénom de son héroïne, Aviva, sont des palindromes. L'histoire est celle d'une jeune adolescente de 12 ans qui désire à tout prix être mère. En conflit avec ses parents, Aviva quitte la maison et se perd dans un monde à l'opposé du sien qui ne lui offre pas beaucoup de possibilités. Mais Aviva va se décupler...

Les longs métrages de Todd Solondz sont peuplés de personnages complexes. Ses univers non politiquement corrects se retrouvent en pleine controverse, ses propos dérangeant. Il se dégage cependant de ses films une vision décapante de la société et une approche résolument honnête. C'est ce que l'on distingue de **Palindromes**, même si Solondz n'atteint jamais les abysses habilement explorées dans **Happiness** et **Storytelling**. Ressemblant à une fable, cet exercice de style — plusieurs actrices interprètent le rôle d'Aviva tout au long de l'intrigue — aborde le sujet délicat qu'est l'avortement et place ainsi le personnage principal entre une famille pro-choix qui ne donne aucun choix et une famille pro-vie qui tue. Malgré le thème toujours très actuel, l'histoire, que Solondz a également écrite, hélas, ennue par moments. Trop de scènes inutiles viennent assombrir le récit.

Quoi qu'il en soit, outre les dialogues incisifs et quelques scènes frôlant l'absurde, la prestation d'Ellen Barkin (actrice qui se fait trop rare au cinéma), dans le rôle de la mère obsessionnelle d'Aviva, et celle de Jennifer Jason Leigh, qui campe l'une des protagonistes, sont tout simplement jubilatoires. Il est malheureux que **Palindromes**, dans son ensemble, ne soit pas toujours à la hauteur de leurs interprétations.

Pierre Ranger

■ États-Unis 2004, 100 minutes — **Réal.** : Todd Solondz — **Scén.** : Todd Solondz — **Int.** : Ellen Barkin, Richard Masur, Matthew Faber, Angela Pietropinto, Bill Buell, Emani Sledge, Jennifer Jason Leigh — **Contact.** : Wellspring Media.



TRAVELLERS AND MAGICIANS

Située sur les hauts sommets de l'Himalaya, la méconnue République du Bhoutan doit protéger sa spécificité culturelle puisqu'elle est enclavée entre les très peuplés pays que sont l'Inde et la Chine. Maintes fois dans l'histoire, afin de consolider une culture, on eut recours à la pratique artistique et, dans le cas qui nous intéresse, au cinéma. Le réalisateur, scénariste et lama tibétain Khyentse Norbu, dont le premier long métrage, **The Cup**, prédisait un cinéaste talentueux, comble les attentes avec son second film, **Travellers and Magicians**. Cette œuvre délicate et intrigante, entièrement tournée en sol bhoutanais, est le premier long métrage jamais réalisé en dialecte dzongkha. Norbu fit ses premiers pas dans l'univers cinématographique sous l'aile de Bertolucci lors du tournage de **Little Buddha**. Sensible à la réalité quotidienne de son pays, le lama tibétain veut traduire l'état d'une culture où cohabitent certains antagonismes tel celui entourant le bouddhisme et la culture moderne.

À travers de pittoresques paysages himalayens aux couleurs légèrement dissoutes par l'atmosphère en haute altitude, le récit propose un *road movie* initiatique où chaque arrêt est l'occasion de développer une mise en abîme. Sans négliger la spiritualité, le film évite ce qui le menaçait le plus, soit le discours moralisateur. Voulant révéler l'essence de son peuple, le réalisateur travaille uniquement avec des acteurs non professionnels, ce qui n'est pas sans rappeler la démarche utilisée par certains cinémas nationaux (cinéma direct, néoréalisme italien...).

Il y a quelques décennies à peine, pour se libérer d'une culture de la surconsommation, certains Occidentaux rêvaient de terres bouddhistes. Aujourd'hui, le phénomène semble s'inverser, et c'est maintenant à certains citoyens des pays émergents d'Asie de penser que l'herbe est plus verte de l'autre côté de la clôture. C'est donc cette nouvelle réalité à la base du récit qui convie à un retour aux sources où amour, désir, autodétermination et altruisme sont au cœur des préoccupations. Une bouffée d'air pur remplie d'humanisme.

Dominic Bouchard

■ **VOYAGEURS ET MAGICIENS** — Bhoutan / Australie 2003, 108 minutes — Réal. : Khyentse Norbu — Scén. : Khyentse Norbu — Int. : Tshewang Dendup, Sonam Lhamo, Lhakpa Dorji, Ap Dochu, Deki Yangzom, Soman Kinga — Dist. : Séville.

XXX: STATE OF THE UNION

On aurait voulu être moins incisif, on aurait préféré ne pas surligner au marqueur l'évidence, mais une fois de plus, Hollywood s'est montré un peu trop enthousiaste en donnant le feu vert à la production d'un film basé sur un sujet maintenant devenu redondant : la théorie du complot. Il est légitime de se demander ce qui a entraîné le réalisateur de l'heureux **Once Were Warriors**, Lee Tamahori, dans une chute libre qui le fera, dix ans plus tard, tomber à plat avec **XXX: State of the Union**. Le réalisateur néo-zélandais prend le relais pour la deuxième partie de cette trilogie phallocratique. Cette fois, le scénario peu subtil est basé sur une attaque contre le président américain dans sa blanche maison (icônes presque devenues kitsch) dans le but de renverser son gouvernement. Mais, sans surprise, le putsch sera avorté grâce à Darius Stone (Ice Cube), un soldat pseudo-impitoyable, et sa bande issue du Bronx.

Inutile d'espérer un David qui, pour mener à bien son entreprise, n'eût besoin que d'une humble pierre puisque, ici, c'est une armada d'énormes cylindres modifiés accompagnée de musique hip-hop qui sert d'arme contre le mal. La participation d'acteurs chevronnés tels Samuel L. Jackson et Willem Dafoe n'est pas parvenue à relever le goût de ce plat réchauffé. Ils n'ont également pas réussi à dissimuler les cascades peu gracieuses, le montage précipité et les dialogues vides comme la cellule d'un évadé.

Certains films d'action ne sont pas sans rappeler le burlesque avec les courses poursuites, les enchaînements inopinés de cascades et un montage dynamique. Ici, on fait plutôt référence au jeu vidéo — particulièrement dans la scène finale qui est entièrement créée par ordinateur et où le réalisme n'est pas une contrainte —, mais avec l'interaction et le plaisir en moins. Qui eût cru qu'un jour on en viendrait à s'ennuyer de Vin Diesel ?

Dominic Bouchard

■ **XXX: L'ÉTAT DE LA NATION** — États-Unis 2005, 101 minutes — Réal. : Lee Tamahori — Scén. : Rich Wilkes, Simon Kinberg — Int. : Samuel L. Jackson, Willem Dafoe, Ice Cube, Scott Speedman, Peter Strauss, Sunny Mabrey, Nona Gaye, Xzibit, Michael Roof — Dist. : Columbia